

1.

**Sœur Joséphine F A L L Y**  
**33 ans, 14 ans de vocation**  
**4 janvier 1909 - Hôpital du Sacré-Cœur – BEYROUTH**

Comme la Mère des douleurs au pied de la croix, la sœur servante de l'hôpital du Sacré-Cœur, notre chère sœur FALLY, debout, mais le cœur brisé, avait passé du lit d'agonie de ma sœur Delmarmol à celui de ma sœur Thibaut. Mais en leur prodiguant ses soins jour et nuit, elle s'était inoculée, elle aussi, le venin meurtrier et allait succomber à son tour.

Cette chère sœur passa les premières années de sa vocation à l'hôpital militaire du Val de Grâce à Paris, où elle put à loisir faire valoir le précieux talent qu'elle avait reçu du ciel : l'intelligence de la souffrance. Nulle mieux que ma sœur Fally ne s'entendait à alléger le poids si lourd de la douleur physique, à trouver dans son cœur le secret de ces petites attentions, de ces bonnes paroles qui relèvent et consolent les douleurs de l'âme. D'un zèle infatigable, elle se dépensa, non seulement près des pauvres malades, mais encore près de sa sœur servante dont elle fut, pendant quinze mois, la dévouée infirmière. Elle venait de lui fermer les yeux quand elle fut choisie avec quelques autres pour répondre à la demande de sœurs qui faisait la Société de la Croix Rouge, dans le but d'organiser des ambulances destinées à secourir le corps expéditionnaire parti de France pour la Chine, en 1900 lors de l'insurrection des Boxers.

Notre chère sœur s'en alla vaillante et courageuse porter aux pauvres soldats blessés ou malades ; avec les secours matériels, le réconfort moral dont ils avaient si grand besoin ; mission délicate et pénible tout à la fois, dont elle s'acquitta avec autant de sagesse que de charité.

A peine revenue de cette expédition, ma sœur Fally s'embarqua de nouveau, pour se rendre cette fois à l'hôpital français du Caire. L'explosion unanime de regrets, produite par l'annonce de sa mort, prouve combien elle y fut appréciée et aimée. Le médecin en chef de l'hôpital écrivait au lendemain de cette mort : "Pourquoi faut-il qu'une fin prématurée prive la société de personnes dont la haute culture intellectuelle et morale, la bonté et le dévouement paraissent appelés à soulager tant de misères ? Pourquoi les meilleurs sont-ils fauchés, tandis que tant d'êtres inférieurs ou méchants occupent, semble-t-il, inutilement la terre ? Je n'ai jamais plus vivement senti la vérité des paroles de l'Écriture : "Memento quia pulvis es..."

"Petite et chétive d'apparence, écrit la sœur servante du Caire, dont elle fut pendant six ans la consolation et le soutien, ma sœur Fally gouvernait tout le monde sans se fâcher, presque sans parler. Alliant à la fermeté, une grande bonté et un tact peu commun, elle arrivait à satisfaire les exigences des malades en supprimant doucement de petits abus, sans, jamais mécontenter personne.

"Sachant que nos vénérés Supérieurs me l'avaient envoyée dans le but de me seconder, de me remplacer au besoin, je lui avais donné toute ma confiance et la mettais au courant de bien des choses. Loin de se prévaloir de cette situation un peu à part dans la maison, notre chère sœur ne s'en servait que pour prendre sur elle les affaires ennuyeuses et les corvées difficiles, et lorsqu'il y avait une observation, ou un refus à faire, elle s'en chargeait de bon cœur pour me l'éviter. Très ingénieuse à écarter tout ce qui aurait pu nuire à l'union et à la paix dans la petite famille ; elle savait couvrir charitablement une indiscretion ou une maladresse, cherchait toujours le bien général et s'oubliait sans cesse pour ne songer qu'aux autres. C'était une vraie fille de la Charité, allant tout droit à Dieu, n'agissant que selon sa conscience, pour le bien des pauvres, sans s'inquiéter de ce que pouvaient dire ou penser les créatures. "Le bon Dieu voit tout, disait-elle quelquefois ; c'est Lui qui nous jugera et rendra à chacun selon ses œuvres." Aussi ce même sentiment de foi lui faisait-il conserver sa tranquillité d'âme au milieu des événements les plus contraires et les plus fâcheux.

"Son respect pour l'autorité se manifestait en toute occasion et sans hésiter, elle rappelait ce grand principe à celles qui semblaient s'en écarter tant soit peu. Lorsque arriva la lettre qui la nommait sœur servante à Beyrouth, je ne pus me consoler de perdre cette chère compagne qu'en pensant aux services qu'elle pourrait rendre là-bas à la Communauté. Elle, à l'annonce de cette nouvelle, resta quelque temps comme pétrifiée, car elle croyait avoir convaincu les supérieurs par l'exposé qu'elle leur avait fait des raisons qui, semblait-il, la rendaient absolument impropre à la conduite. Cependant, après un moment de réflexion : " Eh bien, dit-elle, j'accepte cette croix pour me préparer à la mort, et ce sera bientôt"... Elle partit en effet, et nos chères sœurs de Beyrouth témoignent combien elle sut être à la hauteur de sa lourde tâche.

"A peine avions-nous pu connaître notre digne sœur servante, que déjà elle avait gagné tous les cœurs. Ceux mêmes qui lui étaient le plus opposés au début, ceux à qui elle avait dû rappeler le droit des pauvres et de la communauté, ne tardèrent pas à rendre hommage à ses qualités vraiment supérieures.

N'opposant que droiture aux exigences déraisonnables, par sa contenance digne et réservée, elle se conciliait l'estime et le respect général. Le manque de ressources obligeait à la plus stricte pauvreté dans les offices, mais elle ne s'en affligeait pas et disait gaiement : "Plaie d'argent n'est pas mortelle", et reprenait courageusement ses calculs, afin d'économiser plus encore pour nos pauvres malades.

"Dans l'intérieur de la famille, nous trouvions en elle édification, confiance réciproque, conseil et soutien..." D'un abord quelque peu austère : " Je sais bien que je ne suis pas maternelle", nous disait-elle quelquefois en souriant. Mais chacune en particulier savait ce que valait son cœur et ce qu'on pouvait en attendre dans les moments difficiles. Elle avait le don de prendre chaque caractère par le bon côté, savait faire accepter joyeusement une réforme, un changement

jugés nécessaires : " Vous ferez bien cela pour le bon Dieu ? N'est-ce pas ?" Et, en la voyant, si vaillante dans l'accomplissement du devoir quotidien, nous aurions eu honte de nous montrer moins généreuses.

" Il n'aurait pas fallu manquer à la charité en sa présence ; elle écoutait difficilement les plaintes même justes, lorsqu'il s'y glissait de la critique ou de l'amertume : " Faisons comme le bon Dieu, disait-elle, pardonnons et il sera content". Aussi, pour empêcher qu'on ne tombât dans ce piège, se chargeait-elle souvent, avec une gaieté charmante, des frais de la récréation.

"Une devise écrite sur une de ses images semble véritable et avoir été la sienne ;" Simple dans ma vertu, forte dans mon devoir." Au milieu de difficultés, de contradictions, d'ennuis toutes les douleurs renaissantes, elle s'est montrée simplement héroïque..." C'était la préparation prochaine au divin rendez-vous ; d'une marche rapide, elle avançait dans la vie du détachement, de l'union à Dieu, et ses lettres, à cette époque, nous la montre acceptant tout, se soumettant à tout et attendant le ciel...

Laissons maintenant le respectable M. Romon nous dire la fin de cette douloureuse histoire et nous faire revivre, avec une émouvante éloquence, ces jours d'angoisse et de deuil :

"Après la mort de ma sœur Elisabeth, qui l'avait profondément affectée, notre chère sœur Fally se remit au travail avec son énergie habituelle ; Elle eut la même force de surmonter sa douleur pour faire, le 1<sup>o</sup> Décembre, avec ma sœur visitatrice et les autres sœurs servantes de Beyrouth, les visites officielles s du clergé et de la ville.

"J'eus l'occasion de la voir le soir, et elle me parla simplement des affaires de la maison, sans laisser soupçonner qu'elle pût être fatiguée. Elle l'était, cependant, et céda le lendemain aux instances de ses compagnes en consentant à s'arrêter ; déjà ma sœur Antoinette Thibault avait dû s'y arrêter la veille, et ma sœur Mathilde Daney devait la rejoindre peu après."

"Dans la soirée, je reçus un billet fort alarmant m'appelant à l'hôpital ; Je m'y rendis à l'heure même. Les inquiétudes, hélas, n'étaient que trop fondées : "C'est une pneumonie comme sœur Elisabeth, me dit aussitôt ma sœur Fally; je ne me suis pas confessée mardi, ajouta-t-elle; si vous voulez, Je vais le faire maintenant; et elle se confessa avec autant de calme que si elle avait été dans son état ordinaire.

"Ma sœur Mathilde m'expliqua de même qu'elle était prise de la poitrine ; c'était comme une barre de fer qui l'empêchait de respirer. Quant à ma sœur Antoinette, elle souffrait d'un violent mal de tête qui, à certains moments, lui enlevait presque la connaissance. Cette dernière me parla tout de suite de la mort et me supplia de ne pas la laisser mourir sans sacrements. Je les rassurai de mon mieux les unes et les autres, je les exhortai au calme et à la confiance, mais j'étais beaucoup plus inquiet que je ne voulais le paraître.

"Le docteur, en effet, ne m'avait pas caché ses appréhensions. La lumière s'étant faite peu à peu sur l'origine du mal, les médecins venaient de recourir aux moyens ordinaires et d'inoculer du sérum aux trois malades ; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que ce remède suprême n'aurait aucune efficacité. Ma sœur Antoinette pour laquelle le danger semblait plus imminent, fut transportée à l'infirmerie où elle expira le lendemain 3 janvier.

"Il n'y avait pas de temps à perdre ; La maladie était présentée comme très contagieuse ; On ne pouvait penser ni à un convoi funèbre, ni à un séjour prolongé à l'hôpital. A quatre heures, après une absoute dans la chapelle, Je conduisis moi-même le corps au cimetière.

Derrière le corps, dans l'unique voiture, se tenait ma sœur visitatrice et l'une de ses compagnes. J'aurais voulu, si la chose eût été possible, que l'enterrement se fit dans les ténèbres, car la nouvelle commençait à se répandre dans la ville et il était facile de prévoir l'impression que produirait le passage de notre lugubre cortège...

De retour du cimetière, je me hâtai de rentrer à l'hôpital ; J'avais laissé les deux autres malades dans un état si grave qu'il semblait prudent de ne pas différer l'extrême onction. Le docteur, dans sa visite du matin, les avait déclarées perdues sans ressource. "Si elles guérissent, avait-il dit, vous pourrez croire à un miracle, et je serai le premier à le reconnaître."

"Ma sœur Fally ne se faisait aucune illusion ; avec son expérience d'infirmière, elle suivait les progrès de sa maladie et les signalait même à ses compagnes. Le matin à quatre heures, quand je lui avais demandé comment elle se trouvait : " vous entendez, dit-elle, j'ai perdu la voix, c'est un signe. Sœur Elisabeth m'appelle, ajouta-t-elle encore, je vais la rejoindre."

"Cependant, et ceci m'étonnait, elle n'avait pas encore parlé des derniers sacrements. J'avais prié deux de ses compagnes de l'y préparer, mais voyant leur émotion, je me disposais à le proposer moi-même, lorsqu'une sœur m'arrêta : "Ma sœur sait que vous êtes là, elle désire vous voir." - "Mon Père, me dit aussitôt ma sœur Fally, vous devriez me donner l'extrême-onction. - Oui ma sœur, vous y avez droit. Vous avez bien fait au bon Dieu le sacrifice de votre vie ! - Oh oui, bien volontiers. - vous le renouvellerez de tout cœur pour les deux familles ? - Oh ! interrompit-elle, Je ne suis pas digne... " Il semblait à cette âme si humble, si peu consciente de ses mérites, que sa vie était trop peu de chose pour être ainsi offerte. - "Vous n'avez aucune inquiétude ? - "Aucune, mon père". Elle devait s'éteindre comme elle avait vécu, avec la même paix, la même confiante simplicité.

"Le lit de ma sœur Mathilde était voisin du sien, et pour elle, surtout, je me demandais quelle impression j'allais produire. Elle m'accueillit avec le plus grand calme.

" Eh bien, ma sœur Mathilde, comment allez-vous ? - Pas bien, mon Père - Si les remèdes humains ne suffisent pas, nous allons recourir à ceux du bon Dieu. Voulez-vous que je vous donne le sacrement des malades ? - Bien volontiers, mon Père, je vais me confesser". Et elle le fit comme

elle eût pu le faire en pleine santé. Plus ému que les deux mourantes, quand elles eurent renouvelé leurs saints vœux en présence de toutes leurs compagnes agenouillées auprès de leurs lits, je leur donnai à l'une et à l'autre les derniers sacrements. Quels souvenirs !

"La nuit qui suivit fut pour ma sœur Fally une prière continuelle. Se sentant condamnée et renouvelant généreusement son sacrifice, elle s'adressait à Notre-Seigneur avec un abandon tout filial : redisait jusqu'à faire craindre la fatigue, ou le Gloria Patri ou l'invocation : "O Marie conçue sans péché... Comme on lui rappelait, pour augmenter sa confiance, qu'elle n'avait jamais rien refusé au bon Dieu : "C'est vrai, j'ai fait tout ce qu'Il m'a demandé et c'est ma plus grande consolation... " Puis se reprenant du désir de vivre afin de continuer à se dévouer pour sa maison, elle demandait à Dieu de la guérir. "Quelle catastrophe, dit-elle soudain ...nos pauvres sœurs !... Il faut un miracle ; mais Dieu peut le faire... ", On le demandait ; Les sœurs avaient commencé une neuvaine à la vénérable Mère, mais la couronne était prête et le sacrifice avait été accepté.

"De son côté, ma sœur Mathilde avait passé la nuit à témoigner à Dieu sa reconnaissance, à revoir et à détruire des papiers de famille. Elle conservait l'esprit assez libre pour indiquer la destination de différents objets à son usage et tracer même pour son père quelques lignes d'adieu.

"Toutes deux purent, au matin, recevoir Notre Seigneur, convaincues que c'était pour la dernière fois et que l'heure de la délivrance approchait. Ma sœur Mathilde le disait à l'une de ses compagnes après la visite du docteur. "Ce n'est plus de lui que j'ai besoin", et au médecin lui-même qui essayait une parole d'espoir : "Oh ! dit-elle, je suis si bien disposée à mourir !... Je serais désolée que la mort ne vînt pas... "

"Bientôt, on a cru prudent de séparer les deux malades, et on transporta ma sœur Mathilde dans l'infirmierie où ma sœur Antoinette avait expiré la veille. Il n'y avait en effet plus d'illusions à se faire, les progrès du mal étaient évidents, et dans sa visite, l'après midi, le docteur déclara que le dénouement ne pouvait tarder.

"Vers six heures, on vint me chercher en toute hâte : ma sœur Fally avait une crise qui semblait devoir être la dernière. Je la trouvai en pleine possession d'elle-même : elle put encore renouveler son sacrifice, suivit la récitation des prières de l'Eglise, et paisiblement, sans rien qui pût un seul instant faire soupçonner la moindre inquiétude, elle rendit son âme à Dieu.

"Pendant que deux de ses compagnes l'ensevelissaient, nous passâmes dans l'infirmierie voisine où ma sœur Mathilde se débattait elle aussi, contre une crise d'étouffement des plus violentes qui ne dura pas moins d'une demi-heure.

"Après cette longue lutte, pendant laquelle nous récitâmes le chapelet et les dernières prières, le calme revint, mais ce ne pouvait être qu'un répit de quelques heures. Le dénouement paraissait si peu éloigné que nous fîmes chercher en même temps les deux cercueils. Ils devaient, selon toute

vraisemblance, sortir ensemble le matin. Cependant, ma sœur Mathilde survécut plus longtemps qu'on n'eût osé espérer, et la sœur qui la veillait put se convaincre que ses souffrances ne s'empêchaient pas de se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle : " Pourquoi me cachez-vous la vérité, me dit-elle tout à coup ; ma sœur Antoinette est enterrée, et ma sœur supérieure est morte !... C'est vrai, dut lui répondre sa compagne, elles sont allées voir le bon Dieu." Et la pauvre mourante resta pensive, se préparant en silence à les retrouver bientôt.

"Il avait été décidé que le corps de ma sœur Fally quitterait l'hôpital à six heures, de manière à être au cimetière avant le jour. L'émotion était déjà grande en ville, nous le savions, et prévoyant un second enterrement pour la matinée, nous voulions éviter d'augmenter la terreur publique. Le corbillard n'arriva que vers six heures et demie ; plusieurs voituriers ayant appris que c'était pour l'hôpital, avaient refusé de prêter leurs chevaux.

"Comme l'avant-veille, il y eût une absoute à la chapelle et je repris le chemin du cimetière, où un père capucin de la paroisse nous attendait. La fosse n'était pas encore ouverte : il nous fallut donc déposer provisoirement le cercueil dans la chapelle, et je repartis aussitôt pour l'hôpital.

"On m'annonça à mon arrivée que ma sœur Mathilde avait rendu le dernier soupir au moment même où le corps de ma sœur Fally sortait de la maison. Le sacrifice était consommé... A la nouvelle de sa mort, l'infirmier de son service pleurait comme un enfant et disait dans sa foi simple de maronite : " voilà, le bon Dieu aime les sœurs, c'est pourquoi il les prend avec lui... "

"L'enterrement eut lieu à neuf heures avec la même simplicité des deux précédents. Nous avons appris dans l'intervalle que le supérieur ne voyait pas d'inconvénient à ouvrir le caveau dans lequel avaient été déposés l'avant veille, les restes de ma sœur Antoinette. Ce fut un véritable soulagement.

"Il fallut nous résigner à voir disparaître les cercueils sous la chaux vive, mais, au moins, nos chères sœurs étaient réunies, et nous n'avions à craindre pour leurs tombes, aucune profanation.

"La pierre scellée, nous quittâmes le cimetière, en proie à l'émotion et aux angoisses les plus poignantes : toutes les sœurs frappées avaient disparu, mais était-ce fini ? N'allions-nous pas bientôt voir tomber de nouvelles victimes ? On put croire à une reprise du fléau. Le jour même de l'Epiphanie, une bonne sœur ancienne fut saisie d'une forte fièvre et deux autres compagnes, obligées de s'aliter à leur tour ; Était-ce l'effet du sérum ou une attaque de la maladie. Grâce à Dieu ces craintes furent vaines ; quelques jours plus tard, deux des malades étaient sur pied, et la troisième, non sans avoir donné de vives inquiétudes, se trouvait à la fin du mois, complètement hors de danger.

De rigoureuses mesures sanitaires avaient été ordonnées et, pour empêcher la contagion de se répandre dans la ville, nos sœurs avec M. l'Aumônier, les malades et le personnel de l'hôpital furent soumis à une sévère quarantaine jusqu'au mercredi 20 janvier.

Nous pûmes alors songer à célébrer, à l'intention de nos chères défuntes, un service solennel, ayant dû nous borner pour chacune, le jour même de leur mort, à une messe basse à laquelle assistaient seuls les confrères et les sœurs. C'était bien simple, mais bien pieux et bien touchant : avec quelle ferveur on y priait et pour les défuntes et pour les deux familles !

"Le service solennel eut lieu le 27 janvier. Mgr le Délégué tint à y assister en personne ainsi que Mgr l'Archevêque maronite de Beyrouth ; les autres évêques s'étaient fait représenter par leurs vicaires généraux. Les différentes communautés de la ville avaient aussi envoyé quelques -uns de leurs membres. Au premier rang de l'assistance se trouvaient M. le consul général, M. le vice-consul avec leur famille, puis les professeurs et la faculté de médecine, les représentants des différentes administrations et les dames de la charité. Tous venaient nous dire une fois de plus, combien cette terrible épreuve les avait péniblement affectés.

" Le samedi suivant, 30 janvier, un autre service solennel fut célébré dans l'église des pères jésuites. C'était la faculté de médecine qui tenait à acquitter sa dette envers nos sœurs. Par une attention délicate et pleine d'à propos dans la circonstance, les quatre victimes, les quatre chères victimes étaient symbolisées à chaque angle du catafalque par un ange, le regard élevé vers le ciel, tenant un lis d'une main et appuyant l'autre sur un écusson entouré de feuilles de lauriers où se lisaient les initiales des défuntes ; sur le catafalque même s'entrecroisaient des palmes, et on y voyait écrit en gros caractères le mot : " CHARITE "

"Nous ne pouvons pas non plus, oublier de signaler l'émotion profonde produite sur toute la population par le dévouement de nos sœurs. Plusieurs journaux de la ville ont consacré de longs articles à ces douloureux événements, et ce qui est surtout bien consolant pour nous, c'est que ils ont su, en rendant hommage aux victimes, monter jusqu' à la source de leur sacrifice, et glorifier Dieu, l'auteur de toute Charité.